

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 28

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

du wallon qu'il se sert, — la langue maternelle de Vieuxtemps. — Ce géant indien était un Belge!

Et voici le grand virtuose qui engage avec son « compatriote, » devant le public ébahi, un long dialogue.

— Mon Dieu! s'écrie à la fin le « géant », ne me perdez pas... Ne dites pas que je ne suis pas Indien!

— Soyez tranquille, répond Vieuxtemps et, comme on l'interroge, il répond, en riant, qu'il a longtemps habité le pays des Brahmes.

Le « géant » reconnaissant invite Vieuxtemps à venir le trouver le lendemain et, en effet, on aurait pu voir, le jour suivant, le merveilleux violoniste assis, dans un cabaret, à la même table que le saltimbanque.

Au dessert, celui-ci crut devoir lui donner des conseils.

— Et où allez-vous maintenant? lui demanda-t-il.

— A Florence.

— Ah! *mon pauvre ami*, changez votre itinéraire. J'en arrive, de Florence... C'est le plus mauvais pays du monde pour les artistes! »

Soiffeu et lo mousselion.

Tot parâi lài a dâi dzeins que sont dâi vretablo pertes quand s'agit dè fifâ, que ne sé pas dein lo mondo coumeint pâovont tot ingozellâ cein que lâo passè dein lo cornet.

Vo vo rassoveni bin dè cliia que vo zè dza marquâ l'a dou âo tràî z'ans, rappoo à ne n'ovràî boutsi qu'avâi frémâ d'avalâ tot dè ratsepi 4 pots dè vin dein on salladier. Lo gaillâ a tot réduit et quand ion dè sè z'amis lài fe ein après que l'avâi quie fé onna folerà et que l'arâi bin pu paidrè, l'autro lài repond que ne risquâvè rein, vu que l'avâi essiÿf déyant dè veni.

Ora vouaitsé z'ein ne n'autro, qu'on lài desâ Soiffeu, qu'avâi assebin frémâ dè bâirè on pot tandi que lo relodzo fiérâi lè dozè coups de midzo. Ma fâi cé qu'avâi frémâ avoué li sè peinsâvè bin que Soiffeu porrâi gagni, et po sè consolâ, lài volie fère n'a farça. L'allâ queri permi on tsamp tot frais laborâ, 'na petita ratta, vo sédè, dè cliiâo petitès que n'ont min dè pâi; la mette dein sa catsetta dè gilet, et l'arrevè po midzo à la pinta, coumeint l'étiot convenus. Lo carbatier va trairè lo pot, po que sâi pret; lo coo qu'avâi frémâ preind la botolhie, einfatè à catson la ratta dedein, et à l'avi que lo relodzo fiai lo premi coup, la passé à Soiffeu que sè met à bâirè à glouglou. L'allâ bin tandi on petit momeint, mâ töt d'on coup vouaiquie n'a gorgochâ qu'on cru que l'allâvè s'étrangliâ, mâ ne dépédza pas lo cou dè la botolhie, et âo doziémo coup, tot étâi réduit.

— Soiffeu a gagni! Soiffeu a gagni! se desiront ti cliiâo qu'étiot quie.

— Y'é gagni, oi! se repond Soiffeu, mâ lài avâi dein la botolhie on sacré mousselion qu'a bin risquâ dè mè fère paidrè.

L'âge des femmes.

On reproche souvent aux femmes, dit Alphonse Karr, l'habitude qu'ont la plupart d'entr'elles, de ne pas dire la vérité sur leur âge. Il me semble que cela dénonce un ridicule des hommes bien plus qu'une fausseté des femmes.

Qu'est-ce en effet qu'on doit entendre par la jeunesse d'une femme, et en quoi est-ce un avantage?

C'est que, ordinairement dans la jeunesse, une femme possède un frais et rose duvet de pêche sur une peau ferme et unie; une taille flexible, une démarche légère, trente-deux dents blanches et polies, les yeux, fenêtres de l'âme, scintillants d'un éclat voilé.

Beaucoup de femmes de trente ans ont conservé ces avantages; beaucoup de femmes de dix-huit ans ne les ont plus ou ne les ont jamais eus. Heureusement pour celles-ci qu'il se trouvera toujours assez de niais pour préférer la femme de dix-huit ans, *parce qu'elle est jeune*. Je comprends fort bien qu'on demande l'âge d'une femme que l'on n'a jamais vue. — En effet, d'après l'âge d'une femme, on peut faire des conjectures sur les charmes de sa personne; il y a beaucoup de chances pour qu'une fille de dix-huit ans soit plus jeune qu'une femme de trente ans. Mais à quoi sert de demander l'âge d'une femme que l'on peut voir?

Si vous étiez obligé de faire choisir à la cave quelques bouteilles de vin par un domestique normand qui ne connaît que le cidre, qu'il vous fut impossible d'y descendre vous même et de goûter le vin, il serait très raisonnable de lui dire: « Si tu vois des bouteilles dont le goulot est surmonté d'une capsule de plomb, et d'autres étroites et allongées, au travers desquelles on aperçoit un très long bouchon, — c'est bon signe: ce doit-être du vin de Champagne et du vin de Bordeaux. Tu prendras ces bouteilles. »

Mais si, ayant à choisir le vin vous même, et descendu dans la cave, vous refusiez l'offre qu'on vous fait de goûter les fûts, vous déclarant satisfait de la forme des bouteilles et de celles des bouchons — je vous tiendrais pour un homme plus confiant que gourmet.

Or la plupart des hommes attachant un prix énorme à l'âge des femmes, c'est à dire, non à leur jeunesse en réalité, mais au nombre de leurs années, — non à la jeunesse qu'elles ont, mais à celle qu'elles passent pour avoir, — non à la chose mais au nom, — il faut bien les servir à leur goût.

Quant à moi, j'aimerais mieux une vieille femme qui serait jeune, qu'une jeune femme qui serait vieille. — Celâ à l'air d'une des opinions les moins hardies de M. de la Palisse — et cependant j'ai trouvé peu d'hommes de mon avis.

M. F. Sarcey, du *XIX^{me} Siècle*, a reçu d'un facteur rural la lettre suivante:

Monsieur,

J'en suis à mon neuvième tour du monde, je dis bien : à mon neuvième tour du monde.

Ne vous étonnez pas ; le calcul est des plus simples. Je suis facteur rural et j'ai trente années de service.

J'ai donc fait dix mille neuf cent cinquante tournées, à raison de trois cent soixante-cinq par an, car il n'y a pour nous ni dimanches, ni fêtes, ni congés.

La tournée est réglementairement de trente kilomètres. C'est sur ce pied qu'est calculé notre maigre salaire.

J'ai donc fait 328,500 kilomètres, soit huit fois et quart le tour de notre planète.

LA DERNIÈRE PENSÉE DE WEBER.

I.

..... Ma chère Alexandrine, continua M. de Mordreux entre deux accès de délire, dès que notre Elise sera en âge il faudra la marier. Un époux est le protecteur le plus sûr pour une jeune femme et celui qui la fait mieux respecter..... Un de mes plus vieux amis. M. de Crouilli, a un fils, âgé aujourd'hui de vingt ans. De Crouilli et moi nous avons quelquefois parlé de l'avenir de nos enfants et exprimé le désir mutuel de resserrer les liens de notre amitié en les unissant plus tard. Cependant les choses en sont restées là. Je ne t'impose pas Antoine de Crouilli pour le mari d'Elise. Mais c'est un mariage de convenance et j'exprime seulement le vœu qu'il se fasse. Agis en conséquence, ma bonne Alexandrine, mais avec prudence et circonspection.....

Deux jours après ces recommandations M. de Mordreux succombait à une de ces maladies d'autant plus terribles que la personne atteinte a un plus robuste tempérament.

M. de Crouilli vint tout exprès de Paris pour exprimer à Mme de Mordreux la part d'intérêt qu'il prenait à la perte douloureuse qu'elle venait d'éprouver. Mme de Mordreux fut très sensible à ce témoignage de l'ami de son mari et lorsque, au moment de son départ, il rappela les projets jadis ébauchés entre M. de Mordreux et lui, Mme de Mordreux lui répondit que son mari lui avait fait part de ces projets avant de mourir et que ce serait un devoir bien doux pour elle de se conformer à son suprême désir.

Ces paroles parurent faire un grand plaisir à M. de Crouilli. Mme de Mordreux alla passer les premières années de son veuvage à Mordreux, terre solitaire et quelque peu sauvage. Elle emmenait Elise et une jeune institutrice très instruite et excellente musicienne.

Elise venait d'avoir dix-sept ans. Elle était grande, bien faite et sa taille avait la flexibilité du roseau. Elle était blonde et ses cheveux qui crépaient d'une manière rebelle à la naissance du chignon, avaient des reflets dorés. Ses yeux, d'un bleu foncé, étaient ombragés de long cils noirs recourbés. Sa peau, fine et nacrée, était légèrement rosée sur les joues avec des nuances bleuâtres d'une délicatesse extrême dans les commissures.

Elise de Mordreux était une adorable jeune fille.

Mais Elise avait l'esprit d'une mélancolie extraordinaire. Toute jeune, jamais sa gaieté ne s'était traduite que par un faible et vague sourire. Depuis la perte de son père, elle ne souriait plus du tout et devenait de plus en plus rêveuse. Elle aimait passionnément la musique. Dans la solitude choisie par sa mère, au milieu des grands bois coupés de vastes horizons, elle s'y adonna avec ardeur, préférant de beaucoup les compositions tendres et rêveuses aux plus brillants morceaux des premiers maîtres. Weber, Mozart, Beethoven étaient ses auteurs favoris.

Ce goût pour les compositions mélodieuses et mélancoliques, qui remuent plus encore les fibres du cœur qu'elles ne frappent l'esprit, était sans doute inné dans Elise, mais il avait aussi été développé par la mort soudaine de son père, la vue des larmes de sa mère, incapable de les dissimuler toujours, et, surtout, par la vie solitaire qu'on menait à Mordreux. Cependant la santé d'Elise laissait à désirer ; Elise s'étiolait et sa mère inquiète, consulta les médecins. Tous conseillèrent une saison au bord de la mer, les bains à la lame, de l'exercice et surtout de fréquentes promenades sur les plages saturées d'air salin.

Mme de Mordreux se décida pour la plage de Paramé. Dès la mi-juin elle vint s'installer à la villa des sapins charmante maison construite depuis peu sur les miels, dunes de sable couvertes de gazon, à l'est des rochers de Roche-Bonne. Elle avait choisi cette villa, un peu isolée, pour complaire à Elise, qui ne voulait pas se mêler à la foule de baigneurs et avait été séduite par la vue admirable dont on jouissait de la terrasse.

Mme de Mordreux avait amené Mlle Eugénie, l'institutrice d'Elise, et trois domestiques. Cela formait comme une petite colonie à la villa des Sapins, assez isolée pour ne pas être importuné par la foule qui encombre la plage de Roche-Bonne et pas assez éloignée pour que les échos de ce qu'on y disait n'y parvinrent pas.

Le nouveau genre d'existence qu'elle menait à la villa plut beaucoup à Mlle de Mordreux. L'air de la mer, les bains à la lame et les longues promenades sur la plage et sur les miels couverts de thym sauvages et de petites plantes odorantes produisirent une amélioration notable dans sa santé. Cependant elle était toujours rêveuse et mélancolique. Le temps que ne lui prenaient pas les bains et la promenade elle le passait à faire de la musique ou en contemplation devant le mobile et magnifique spectacle de la mer, dont les longues lames venaient deux fois par jour franger de broderies d'argent le sable qui s'étendait comme un tapis d'or au pied des miels.

Par une tiède soirée elle était assise sur la terrasse de la villa, enveloppée dans un immense waterproof. Sa mère roulée elle-même dans un grand burnou arabe, était à demi-couchée près d'elle dans un de ces fauteuils à bascule, d'importation américaine. Le soleil, un disque de feu, baignait presque dans la mer, pareil à une gigantesque éruption volcanique, et liserait de pourpre, de rose et de jaune de légers nuages suspendus dans le ciel, tandis que ses rayons obliques glissant sur les flots ressemblaient à de ruisseaux de perles.

La mer était haute. Les cimes de quelques noirs rochers trouaient ça et là son immense tapis d'un bleu sombre et apparaissaient comme les têtes de monstres marins gigantesques. Et là-bas, à gauche, on apercevait St-Malo avec ses hautes maisons resserrées dans leur ceinture de rempart de granit, son clocher qui darde vers le ciel comme un gigantesque fer de lance, et son vieux donjon féodal, autrefois menaçant, aujourd'hui rangé, comme souvenir, parmi les bibelots du moyen âge.....

(A suivre.)

Voyage de Favey et Grognuz. III^e édition augmentée de nouvelles gravures et d'amusants détails. Pour continuer la souscription nous joignons encore un bulletin au supplément de ce jour.

THÉÂTRE. — La représentation des **Brigands**, par la troupe des *Bouffes parisiens*, de Genève, annoncée pour ce soir, est renvoyée à mardi.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GULLLOUD & C^{ie}